

# **Le Rouge éternel des coquelicots**

*à partir de conversations  
avec Latifa Tir*

PERSONNAGES

CATHERINE.

LATIFA.

## CATHERINE

Il y a deux ans, François Cervantes a rencontré Latifa Tir. C'est une femme qui tient un snack dans les quartiers nord de Marseille, à cent mètres du théâtre du Merlan.

Pour Latifa, son snack, c'est l'essentiel, c'est sa vie. On pourrait dire qu'elle habite son snack autant qu'elle habite son corps.

Comme il allait être détruit bientôt, à cause d'un projet d'aménagement urbain, François voulait recueillir la parole de Latifa pour la faire vivre sur les scènes de théâtre.

C'est un spectacle particulier.

C'est la première fois que je joue une femme qui existe dans la vie, une femme que j'ai vue boire des cafés, fumer des cigarettes, que j'ai entendue rire, crier après les chats...

C'est le matin où les engins viennent détruire son snack.

Elle est dans sa chambre, allongée sur son lit.

Des amis lui ont conseillé de partir quelques jours, mais c'est au-dessus de ses forces.

Les ouvriers sont arrivés tôt ce matin, ils parlent fort.

Elle sait ce qu'ils font.

Ils ont commencé à faire tomber les murs, casser le comptoir, renverser les parois... Ça lui donne envie de vomir.

Elle voudrait juste ne plus entendre ce qui se passe dehors.

Elle essaie de dormir, profondément.

Elle ne sait plus où elle est.

LATIFA

Je voudrais dormir, mais je n'y arrive pas.

Ils font trop de bruit. Ce sont des bruits épouvantables, quand on casse, des bruits qui font mal. On dirait qu'ils font exprès de broyer les matériaux. Ça leur plaît de faire ça : conduire des engins puissants et démolir. C'est une violence innée : aimer détruire. Même les enfants, petits, sur la plage, on voit, ils aiment écraser les châteaux de sable.

À chaque bruit, je tremble, j'ai mal dans les nerfs. C'est pas seulement le snack, c'est le quartier, c'est la communauté : tout ça aussi, ça disparaît. C'est le monde où je vivais qui s'efface.

Je ne sais pas, je ne sais pas.

C'est comme si on me frappait à l'intérieur de la tête. Demain, je dirai aux gamins que là, il y avait un snack, et ils me regarderont comme une folle.

Je ne peux plus bouger tellement mes nerfs sont tendus. C'est insupportable.

Le rideau de fer qu'ils ont jeté par terre, pendant des années, je faisais un geste spécial pour le lever le matin et pour le descendre le soir. Eh ben, ce geste, je ne le ferai plus. Et il y a beaucoup d'autres gestes que je ne ferai plus. C'est comme si on m'arrachait tous les gestes du corps, ça fait aussi mal que si on me coupait les nerfs.

Quand je n'aurai plus de gestes, mon corps sera posé là, comme un objet qui ne sert plus à rien.

J'oublierai ma vie, comme dans les cauchemars, tu sais, les cauchemars où tu hurles et personne ne t'entend.

Il faudrait que je tiennne la main de quelqu'un et que je parle, que je dise tout ce dont je me souviens, que je sorte vite ça de ma tête.

Si je le garde à l'intérieur de moi, ça va disparaître. Je suis en train de perdre la mémoire, je suis très inquiète.

Il faudrait que j'arrive à dormir, pour ne plus entendre ces bruits épouvantables.

J'ai déjà pris plusieurs Lexomil, mais le corps ne lâche pas.

C'est quoi, ces médicaments ? Il ne sont pas périmés, je viens de les acheter !

Il y a des ombres qui passent sur les murs... Ce sont des oiseaux. Par où sont-ils entrés ? J'avais fermé les fenêtres.

Il y a de la poussière partout, depuis des mois. Le sol de la chambre est couvert de terre, il y a même des mauvaises herbes qui ont poussé.

Je n'ai pas le temps de faire le ménage tous les jours, dimanche, lundi et tous les autres jours.

Qu'est-ce que c'est que ces tas de papiers qui s'entassent dans les coins ? Qui les a ramenés ici ? Personne ne lit dans cet appartement.

C'est qui, ces gens qui marchent dans les couloirs ? Qui leur a ouvert ?

Ce n'est pas ma mère, elle ne quitte plus le lit...

Un bout du mur a dû être arraché, et ils sont entrés par la brèche.

Qu'est-ce qu'ils font ici ? Ils allument et ils éteignent les ampoules, ils s'assoient sur les chaises, par terre. Je ne les ai jamais vus. Mon dieu, ce n'est plus mon appartement...

C'est quoi ?

C'est un théâtre, non ?

Il n'y a que dans les théâtres que c'est silencieux comme ça.

*Latifa découvre le public.*

Je m'appelle Latifa Tir.

En ce moment je suis dans mon lit, 18, rue Busserine, à Marseille, dans les quartiers nord.

Ah oui, ça y est, je comprends...

Je suis dans le corps de la comédienne... Comment elle s'appelle...

Catherine Germain, oui, c'est ça.

C'est elle qui travaille avec Cervantes.

Il voulait écrire un texte sur moi.

Il venait me voir, on parlait, il prenait des notes dans un petit carnet.

Je trouvais qu'il ressemblait à mon père.

Il a proposé à Catherine de jouer mon rôle.

Et maintenant, elle a appris le texte, elle le récite, elle le joue, quoi, elle me joue...

Comme ça, sans décor, sans rien...

Elle pourrait mettre des cheveux noirs, c'est le minimum.

*Catherine met une perruque noire.*

Je me sens gênée.  
Vous allez entendre des choses intimes sur moi.  
Je ne sais plus ce que j'ai raconté à Cervantes, on a discuté pendant des mois.  
Il m'a apporté le texte, mais bon... Je ne l'ai pas lu.  
On va bien voir...

Tout ça, alors, c'est écrit...  
C'est comme si Catherine m'avait appelée, et que moi, j'étais venue...

Je ne sais même pas où elle est. Si ça se trouve elle ne joue pas à Marseille...  
Elle passe deux ou trois jours dans le théâtre d'une ville qu'elle ne connaît pas, elle repart. Elle ne voit pas ses amis, elle parle à des étrangers.  
Moi je suis sauvage, je ne parle pas aux inconnus, je ne sais pas ce qu'ils pensent.

J'aimais beaucoup le théâtre avant, le théâtre et le cinéma.  
J'ai failli en faire.  
Aux auditions, on me remarquait à chaque fois.  
Je pensais que j'avais quelque chose d'exceptionnel.  
J'ai joué dans un film avec mon frère Kady. Ils voulaient que je tourne une scène sous la couette. Avec ma famille, c'était pas possible.

J'aime toujours le spectacle... Mais souvent, c'est trop : trop de mots, trop de gestes...  
C'est dedans que ça doit se passer.  
Quand l'acteur montre, on ne ressent plus rien.  
Moi, j'ai besoin de ressentir les choses.

*Catherine allume une cigarette.*

Quand je les ai rencontrés, j'avais encore mon snack, mais il était entouré par un chantier, et le nouveau local où je devais emménager, personne ne le finissait.

Je vais vous dire ce qui s'est passé...

Le 3 mai, je vous dirai pourquoi je me souviens de la date, le 3 mai, il faisait encore nuit, les lampadaires... Non, non, le soleil se levait.

J'ai vu passer une voiture de police.

Ils ne viennent jamais dans le quartier.

Elle s'est garée devant mon snack.

Je suis descendue tout de suite.

Quand je suis arrivée devant les flics, ils m'ont annoncé qu'ils venaient fermer mon snack ! Pour qu'il soit détruit !

Ils m'ont dit que j'avais déjà reçu plusieurs lettres recommandées, et que je devais quitter le lieu.

Quitter le lieu ? Pour aller où ?

Madame, Logi13 vous a construit un nouveau local, non ?

Mais vous avez vu où il en est, le nouveau local ?

Ce sont les ordres, madame.

Les ordres de qui ? Les responsables, on les voit jamais ! On sait même pas s'ils existent !

Je leur ai dit que je les avais pas vues, ces lettres recommandées. Et c'était vrai, je savais pas où elles étaient !

J'ai levé le rideau de fer et je les ai fait entrer : regardez ! Vous voyez ? Rien n'est rangé !

J'ai balancé des assiettes contre les murs : c'est comme ça que je vais ranger !

Ils ont dit : bon, d'accord, ça va. On vous laisse la journée. Mais ce soir, on revient, et on ferme...

Ils sont partis.

J'ai regardé le chantier qui encerclait mon snack.  
Depuis deux ans, trois ans, je vivais dans la poussière et le bruit.

Ils avaient déjà fait tomber plusieurs tours, le quartier avait changé.

Je savais que je finirais par partir, je savais, bien sûr, je savais...

Mais quand ?

Je ne savais pas...

Je me demandais où elles pouvaient bien être, ces putains de lettres recommandées.

Une journée pour ranger un endroit où on a vécu quarante ans...

Qu'est-ce qui se passera, après ?

J'irai dans le nouveau local, oui, mais mon cœur, il ira où ?

C'est agréable de vous parler. Enfin...

J'aime bien le texte, ça va, c'est bien.

Avant, ce snack, il était à mon père

Mon père, M. Tir, pour les autres, c'était comme un frère, un oncle, jamais juste un voisin.

Tout le monde l'appréciait.

À son enterrement, enfin, sa soirée de deuil, l'enterrement, c'était au bled, il y avait deux mille personnes, deux mille...

Il y a une rue qui porte son nom.

Quelle fierté qu'il soit mon père.

Il m'adorait, on avait une relation spéciale.

Des fois il me battait : ses yeux à ce moment-là... Il était malheureux...

C'était un Chaoui, un Berbère, un Kabyle.

Il est venu en France pour la première fois à 17 ans.

Il vivait dans un bidonville.

Il travaillait dans le terrassement.

Et puis, après, il est allé construire une épicerie dans la colline.

J'ai encore ça devant les yeux : la silhouette de mon père qui s'éloigne entre les arbres.

Avant, à la Busserine, il y avait la colline, il y avait de grands arbres, des paysages. C'était la campagne. On n'était pas à Marseille. Marseille, c'était là-bas, au bord de la mer.

Nous, on était les Indiens de la colline.

Les parents, ils découvraient la France, ils se demandaient comment ils allaient s'y prendre pour être français.

Et puis quand mon père a eu 40 ans, il lui est arrivé une chose incroyable.

Il a fait la connaissance de M<sup>me</sup> Nègre, une châtelaine blonde aux yeux bleus qui vivait seule au château de la Busserine.

Pas une liaison amoureuse, pas du tout : c'était une vieille dame. Mais mon père avait des yeux bleus, comme... Comment je peux vous dire... Comme les voitures bleues, vous voyez ?

Et le ciel, à Marseille... Tout ce bleu... Vous comprenez ? Elle l'a adopté, et il est allé vivre au château. Directement du bidonville au château.